ESSAI

N° 60.

SUR

LA DOCTRINE DES CRISES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 avril 1817, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR P. F. T. JACOB,

Bachelier ès-lettres ; ex-Elève des Hôpitaux civils de Paris ; Elève de l'Ecole pratique ; ancien Chirurgien Aide-Major aux armées ; Membre de la Société d'Instruction médicale.

Necessitas medicinam invenit, experientia perfecit.
BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1817.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Président.*



Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Hommage de respect, d'amitié et de reconnaissance.

P. F. T. JACOB.

ESSAI

SUR

LA DOCTRINE DES CRISES.

QUAND on arrête sa pensée sur l'histoire de la médecine depuis son origine jusqu'à nos jours, quand on considère les révolutions diverses qui ont agité ce vaste domaine de la science, on voit les systèmes se succéder rapidement, régner, et se détruire tour à tour ; ceux mêmes qui semblaient les plus solidement établis sont tout à coup renversés par de nouveaux, et les anciennes doctrines sont remplacées par de nouvelles qui, bientôt après, disparaissent et tombent devant de plus récentes encore. Au milieu de ces fluctuations et de ces vicissitudes, les faits seuls, semblables à ces phares protecteurs qui éclairent la course des vaisseaux, s'élèvent et dominent pour tracer au médecin une route sûre parmi les débris et les écueils des systèmes ; et ces faits, résultats de l'observation, ont été consignés, la plupart tels qu'ils existent encore aujourd'hui, dans les ouvrages immortels du vieillard de Cos. Passe-t-on ensuite des systèmes théoriques aux différens plans de traitement ; quitte-t-on les livres pour suivre plusieurs médecins dans leur clinique ? au lit des malades, on trouve la même diversité dans leurs opinions, dans les modes curatifs qu'ils emploient ; ce que l'un admet et conseille, l'autre le rejette et le proscrit ; ce que l'un approuve, l'autre le condamne. Un jeune médecin, entouré de tant de variétés dans le jugement des auteurs, incertain du

choix qu'il doit faire, jette un coup-d'œil inquiet et irrésolu sur les diverses routes que suivent dans la pratique les maîtres de l'art, et, pénétré du sentiment de ses devoirs, de la grandeur du ministère auquel il se dévoue, il recule, pour ainsi dire d'effroi dès l'entrée de sa carrière.

C'est surtout dans l'administration convenable des médicamens, que les difficultés naissent et se multiplient à ses yeux ; à chaque pas qu'il fait, il rencontre de nouveaux obstacles ; il ne saurait quel parti prendre, s'il n'avait comparé les résultats heureux avec les suites malheureuses des différentes méthodes. Mais s'il est éclairé par un jugement sain, la prudence règle sa conduite ; ne s'abandonnant point aux brillantes théories des médecins anciens et modernes, les réduisant à leur juste valeur, il suit le grand exemple qu'*Hippocrate* a donné, c'est-à dire, qu'il établit sa pratique sur des faits constatés par l'expérience et l'observation : en étudiant la marche de la nature dans ses opérations, il voit qu'elle lui indique celle qu'il a à suivre, il épie ses mouvemens, et il ne fait rien qui puisse la contrarier : *Medicus naturæ minister et interpres, quidquid meditetur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat.* (BAGLIVI.)

Telle est la marche que le médecin doit suivre dans le plus grand nombre des cas ; mais la nature se trouve quelquefois sans ressources, tous ses mouvemens sont destructeurs, la vie est armée contre elle même, et appelle de toute part sa dissolution. C'est ici qu'il a besoin de sagacité, pour ne pas céder à de fausses indications, pour stimuler les forces engourdies, pour les ramener à cet état dans lequel une des terminaisons heureuses de la maladie peut s'effectuer. C'est en rapprochant aussi les phénomènes pathologiques des physiologiques qu'il peut procéder avec méthode et avec un certain degré de certitude, dans la cure des maladies ; s'il connaît bien l'ordre dans lequel les fonctions s'exécutent, et le mécanisme par lequel elles s'opèrent dans l'état de santé, il trouvera bien plus facilement les moyens les plus directs

pour remédier aux dérangemens qui leur surviennent. Un véritable médecin est celui qui connaît les pouvoirs respectifs de son art et de la nature.

Il n'est point douteux que la connaissance des symptômes ne soit utile, importante même, puisque c'est par eux qu'on parvient à mieux saisir la maladie, sa nature, sa marche, ses complications; mais cette connaissance devient infiniment dangereuse lorsqu'elle ne conduit qu'à une pratique très-agissante, qui a toujours un remède prêt pour combattre tel ou tel symptôme quand il vient à se montrer. Une pareille conduite serait le comble de l'imprudence; elle ne tendrait à rien moins qu'à arrêter la nature dans sa marche; il y a au contraire de la sagesse à suivre la route qu'on a dû se tracer dès le moment où la maladie s'est caractérisée : mais cette route peut devenir difficile; la variété et la complication des symptômes qui se confondent, en forment quelquefois un labyrinthe inextricable. Le praticien observateur ne s'égarera pas; calme et tranquille au milieu de ce désordre, il ne perdra point de vue l'unique but qu'il se propose, celui de laisser agir la nature, s'il trouve que dans le combat elle est assez robuste pour vaincre; ou de l'aider avec discernement, s'il s'aperçoit que trop de faiblesse la ferait succomber. Ce tact difficile qu'il faut avoir, ne peut être que le fruit de cet esprit d'observation qui ne s'acquiert qu'au lit des malades.

Il y a dans l'économie animale un principe des mouvemens, de l'harmonie, de l'action des fonctions, un concours des forces pour conserver la vie, qui a reçu différens noms par les auteurs, mais dont l'existence est incontestable. Le premier exemple pris au hasard en donne une preuve frappante : une personne a un membre fracturé, un chirurgien remet les fragmens en contact et les maintient dans cette position; la nature opère la consolidation de la fracture; au bout de quelques semaines le blessé est guéri. Il est beaucoup de maladies internes analogues à ce fait, et si plusieurs médecins ont nié l'empire de la nature, s'ils ont

pensé la régler plutôt que de se régler sur elle; la plupart aujourd'hui regardent le médecin comme son ministre.

Cet équilibre, cet accord des parties, cette harmonie des principaux centres de sensibilité étant troublés, détruits, alors il y a maladie, la nature fait ses efforts pour anéantir cette cause nuisible, pour rétablir l'ordre et la santé. Les maladies aiguës sont le plus souvent l'apanage d'une constitution forte et robuste, d'une vie active et exercée; elles réclament peu de médicamens, elles parcourent avec célérité leurs diverses périodes; les secours étrangers sont peu nécessaires pour aider la nature dans ses opérations; c'est surtout dans ces maladies que le médecin doit beaucoup savoir et peu faire. Il doit constamment observer la voie par laquelle la nature veut opérer la crise; s'il emploie quelque remède, c'est dans le commencement de la maladie; son caractère, ses terminaisons les plus constantes lui étant bien connus, il peut recourir aux moyens qui amènent la plus favorable de ces dernières; mais ce sera lorsqu'il n'y a encore aucun mouvement déterminé; et alors il ne faut pas hésiter, car il y aurait du danger à attendre dans de pareilles circonstances : *Incipientibus morbis, si quid movendum videtur, move; vigentibus autem, quiescere melius est.* (HIPPOCRATE.) A une époque plus avancée, il faut soutenir la maladie et suivre sa marche; au troisième temps, si une crise se manifeste, il ne faut point médicamenter le malade : *quæ judicantur et judicata sunt perfectè, ne moveto neque innovato, sive purgantibus medicamentis, sive aliis irritamentis, sed sinito.* (HIPP.) Les maladies chroniques sont le partage ordinaire des deux extrêmes de la société : elles sont souvent amenées par les maladies aiguës. La nature, dans ce cas, est fatiguée sans relâche par une cause qu'elle s'efforce d'éloigner, et elle ne pourrait que succomber, si l'art ne venait à son secours.

Hippocrate s'est particulièrement occupé des crises; il entendait par ce mot le changement que procure dans les maladies le deplace-

ment de la matière morbifique ; il y a crise, dit-il, lorsque la maladie augmente ou diminue, dégénère en une autre ou cesse entièrement. *Galien* est du même avis sans aucune modification : *Crisis est mutatio in morbum, seu ad salutem, seu ad mortem.* Cette définition comprend une multitude de changemens, une foule de phénomènes qui ne peuvent pas être considérés comme critiques.

Plusieurs auteurs ont restreint cette valeur attachée au mot *crise*, et ne s'en servent qu'en bonne part pour désigner une évacuation salutaire annoncée par un redoublement de symptômes; mais ne voyons-nous pas tous les jours des crises sans évacuation ?

Enfin, la plupart n'ont point parlé de cette excitation de toute l'économie, qui, communiquée à la partie lésée, lui donne une force capable de réagir contre la maladie d'une manière favorable, sans autre phénomène apparent que le retour à la santé.

Ces réflexions tendent à prouver que les définitions données par les auteurs ne sont pas très-exactes; je vais me hasarder à en proposer une autre.

Il y a crise toutes les fois qu'à la suite d'un travail spontané, soit inconnu, soit appréciable, développé dans une partie quelconque de l'économie, on voit survenir, sinon la terminaison de la maladie, du moins une amélioration remarquable. Cette définition a, je crois, l'avantage de comprendre toutes les crises susceptibles de juger les maladies, et de donner une idée juste de ce qu'on doit entendre par l'expression *crise*.

On remarque des crises dans presque toutes les maladies aiguës ; les fièvres, surtout les continues, en offrent très-souvent; elles sont assez communes dans les phlegmasies et les névroses ; les affections mentales en présentent rarement de complètes; elles ne sont pas aussi sensibles dans les maladies chroniques ; peut-être à cause de la lenteur et de l'irrégularité de ces maladies. Presque tous les observateurs qui se sont spécialement occupés de l'étude d'une seule maladie, dont ils ont examiné avec soin la marche et les symptômes, ont reconnu des crises, dont ils font mention dans leurs

monographies. L'âge, le sexe, le tempérament, les climats et les saisons, ont une influence marquée sur les crises. Les maladies du printemps, de l'adolescence, du tempérament sanguin, se terminent plus vite, plus franchement, avec plus de facilité, ordinairement par une hémorrhagie; les sueurs sont plus fréquentes dans les maladies qui attaquent pendant l'été des sujets gras et adultes; les individus bilieux, malades en automne, seront plutôt guéris par des flux de ventre; les crises sont plus rares chez les vieillards, chez les personnes débilitées, dans les régions froides et humides.

Les crises se font rarement dans les premières périodes des maladies. Dans les affections aiguës, elles se manifestent du quatrième au vingt-unième jour; elles s'opèrent tantôt en une seule fois avec rémission des symptômes, tantôt à plusieurs reprises, et alors la maladie est plus longue; lorsque la nature a été impuissante ou contrariée, elles peuvent ne point s'accomplir, être imparfaites; il faut, dans ce cas, craindre une terminaison fâcheuse. Dans les maladies chroniques, les crises sont moins manifestes, elles ont lieu de loin en loin, ou au renouvellement des saisons. Les maladies des enfans, a dit *Hippocrate*, se jugent, pour la plupart, les unes en quarante jours, les autres en sept mois, celles-ci en sept ans, celles-là durent jusqu'à la puberté. Celles qui, ayant persisté dans l'enfance, ne se terminent point à la puberté chez les garçons, ou à la première éruption des règles chez les filles, deviennent des maladies habituelles.

Les crises offrent deux variétés dans leur marche; quelquefois elles sont précédées et accompagnées de symptômes alarmans; ainsi, au moment où le malade éprouve les agitations les plus fortes, la maladie est subitement terminée; d'autres fois elles s'opèrent sans que les symptômes de la maladie paraissent sensiblement s'aggraver. Si le produit de ces crises se porte sur des évacuations, celles-ci durent plusieurs jours, pendant lesquels la maladie diminue peu à peu jusqu'à la guérison.

La plupart des auteurs ont remarqué l'influence de la révolution septénaire sur les crises. Quoique les grands changemens qu'éprouve une maladie puissent à la rigueur se faire tous les jours, disent-ils, il y a cependant dans la durée de la maladie des jours qui, bien plus positivement que tous les autres, sont affectés aux changemens qui doivent avoir une terminaison heureuse. Ainsi, d'après eux, les jours éminemment critiques sont : le septième, le quatorzième, le vingt ou le vingt-unième, le vingt-septième, le trente-quatrième et le quarantième. Ils ont admis des jours indicateurs : tels sont ceux qui séparent les semaines en deux, comme le quatrième, le onzième et le dix-septième ; de sorte que, s'il s'établit des signes de coction le quatrième jour, on peut présumer que la maladie se terminera le septième d'une manière heureuse, et ainsi des autres. *Septimorum quartus est index. Alterius septimanœ octavus est initium ; notandus verò undecimus ; is enim est quartus alterius septimanœ. Notandus rursùm decimus septimus : hic enim quartus est quidem à decimo-quarto ; septimus verò ab undecimo.* (HIP.)

Cœlius Aurelianus, *Asclepiade*, *Vanhelmont* et autres ont réfuté la doctrine des crises, admise par *Hippocrate*, *Galien*, *Boerhaave*, *Sydenham*, *Sthal*, *Bordeu* ; ils disent que le médecin, maître de son art, peut subjuger la maladie avant que la crise se fasse ; que tout son talent même consiste à la prévenir. Il me semble que la meilleure réponse qu'on puisse faire à ces auteurs, c'est de les renvoyer à l'observation clinique.

Les crises présentent des variétés suivant leur nature et suivant leur siége ; c'est-à-dire, l'effort critique, variable lui-même, peut s'opérer par différentes voies : l'hémorrhagie, qui peut avoir lieu par le nez, par l'utérus, par des tumeurs hémorrhoïdales ; l'expectoration, les déjections, les urines, les sueurs, les exanthêmes, les mouvemens fébriles, les collections purulentes, peuvent diminuer et même guérir les maladies. Je vais parler de chacune de ces crises dans l'ordre que je viens d'indiquer.

Hémorrhagie.

Cette crise est particulièrement affectée aux maladies inflammatoires; elle a lieu souvent dans la fièvre angioténique, dans l'inflammation de quelques viscères, chez les sujets jeunes et robustes, pendant les chaleurs de l'été, et dans lès climats méridionaux.

L'hémorrhagie nasale critique a des signes qui lui sont propres; le malade a l'habitude de ces sortes d'évacuations; le pouls est rebondissant, le visage et le nez sont rouges, la tête est pesante, les objets extérieurs paraissent colorés en rouge, les hypochondres sont tendus, gonflés sans douleur; on remarque en outre des tintemens d'oreilles, des douleurs à la racine du nez et au front; on peut même présumer quel sera le côté de la narine qui sera le siége de l'hémorrhagie, par la rougeur plus vive de ce côté du visage et du nez. Quelquefois cette crise est précédée d'une augmentation des symptômes; quand on les reconnaît, on peut affirmer qu'il va survenir un changement au bout de douze ou vingt-quatre heures. Si la crise s'opère, les symptômes diminuent d'intensité, disparaissent, et le malade se trouve soulagé; la quantité du sang mesure alors le degré du soulagement. Mais si cette évacuation ne se complète pas, au lieu d'une rémission, il survient une exaspération qui doit faire craindre une issue fâcheuse.

Les hémorrhagies utérine et hémorrhoïdale font cesser une multitude de lésions occasionnées par leur retard ou leurs dérangemens: elles peuvent aussi juger certaines maladies purement inflammatoires. Le flux hémorrhoïdal spontané se rencontre particulièrement dans quelques maladies chroniques, et apporte un grand soulagement dans l'état du malade. « M. *Baumes* fait mention d'une dame pulmonique qui n'avait jamais été hémorrhoïdaire; après un purgatif, elle fut tourmentée de vives démangeaisons à l'anus; le lendemain elle se plaignit de tumeurs hémorrhoïdales qui fluèrent abondamment pendant long-temps. Dès les premiers jours de la

procorrhagie, la toux et les douleurs de poitrine disparurent, la santé se rétablit parfaitement. » Une sensation de chaleur, des douleurs gravatives dans les lombes et aux aines, une légère tension dans les hypochondres, l'ardeur, le prurit des parties voisines et la roideur du pouls, sont les signes précurseurs de ces hémorrhagies critiques. Dans quelques circonstances, elles sont provoquées par l'art, et procurent un amendement sensible. Les terminaisons propres aux phlegmasies en sont assez souvent accompagnées; enfin, les maladies qui ont l'adynamie pour caractère n'en sont pas susceptibles. Les hémorrhagies qui s'effectuent par les bronches, l'estomac et les voies urinaires, sont suivies d'accidens trop graves pour pouvoir être considérées comme des évacuations critiques.

Crachats.

L'excrétion de la membrane muqueuse pulmonaire augmentée est, dans la plupart des maladies, plutôt un symptôme qu'une amélioration critique. Cette dernière condition, cependant, se rencontre quelquefois dans les catarrhes et la péripneumonie. Les crises qui s'opèrent par cette voie sont annoncées par des crachats séreux, muqueux, striés de sang, suivant la nature de la maladie, rendus sans beaucoup de peine, qui deviennent visqueux, se colorent et s'épaississent par degrés, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement cuits, comme le disent les auteurs, c'est-à-dire, que chaque fois que le malade tousse, il se détache, par l'effort d'une toux grasse, un gros crachat d'une consistance épaisse, uniforme, et d'un blanc sale tirant plus ou moins sur le jaune. Il faut ajouter que les crachats, pour être salutaires, doivent être sans goût, sans odeur, surtout pour les assistans, de quantité médiocre, sans couleur non naturelle; en un mot, leurs qualités avantageuses suivent le soulagement qu'ils procurent. *Exscreationes lividæ, et cruentæ, et biliosæ, et graveolentes, omnes malæ sunt. At ritè succedentes, bonæ.*

L'expectoration critique se voit encore dans quelques fièvres; mais alors elle concourt avec d'autres évacuations à faire juger la maladie.

Déjections.

Toutes les maladies essentiellement bilieuses, la plupart des inflammations compliquées de saburre dans les voies intestinales, quelques hydropisies, sont susceptibles de se terminer favorablement par des évacuations alvines. Il en est de même de la dysenterie, des fièvres muqueuses, de légères adynamies, de certaines névroses, dans lesquelles on voit des selles épaisses copieuses bien liées, composées d'une matière homogène. Les déjections liquides, les diarrhées sans fièvre qui se terminent le septième jour, ou même plutôt, sont une crise utile, pourvu qu'elles sortent en une seule fois et qu'elles ne reviennent pas. Il est très-important, dans la pratique, de reconnaître cette évacuation, pour ne pas la déranger, et même pour la favoriser au besoin : elle est annoncée par un léger météorisme du ventre, par de la tension dans les lombes, des douleurs dans les membres, et surtout des intermittences dans le pouls, qui se manifestent un ou deux jours d'avance. *Quibus hypochondria elevata sunt murmurantia, dolore lumborum superveniente, his alvi humectantur.*

Les déjections critiques n'ont pas toujours lieu spontanément; on est quelquefois obligé de les provoquer; et quand elles surviennent, elles sont assez souvent accompagnées d'une autre évacuation.

Le canal intestinal, siége principal d'une des fonctions les plus importantes de l'économie, sépare des alimens un fluide précieux, qui, porté dans le torrent de la circulation, concourt à réparer les pertes du sang : cette fonction le met en rapport avec presque toutes les parties du corps ; s'il peut les influencer, il en est influencé à son tour ; de plus, la muqueuse qui tapisse sa paroi interne, revêt aussi les organes de la respiration, de la mastication

et de la déglutition; toutes ces parties ont entre elles une harmonie constante. Il n'est donc point étonnant que les fonctions du conduit alimentaire soient si souvent lésées, et que la nature ait choisi cette voie de solution dans un grand nombre de maladies. Le médecin, imbu des connaissances des lois de la vie, a, sans contredit, dans ce système d'organes, un des plus puissans moyens de la thérapeutique.

L'expérience apprend souvent qu'un flux se développant spontanément dans un point éloigné du mal, termine ou apporte un soulagement marqué dans le cours de la maladie principale : une telle remarque ne doit pas être perdue pour l'homme de l'art; il doit chercher à imiter la nature, et lorsqu'elle n'a pas recours elle-même à un moyen critique, en employer un artificiel, si les circonstances le permettent. Il arrive quelquefois aussi que les efforts de la nature sont insuffisans, ou même que, dans des maladies promptes et très-graves, elle ne paraît pas susceptible de mouvemens salutaires : dans ce cas, l'art prescrit des moyens énergiques de révulsion ; mais le médecin qui a recours à ce traitement, s'il ne connaît pas exactement les parties qui ont les rapports les plus rapprochés avec l'organe affecté, n'obtiendra pas de succès, ou fera naître des accidens qui s'ajouteront à ceux dont le malade est menacé. C'est ainsi que trop souvent, dans les maladies chroniques de poitrine, on place un exutoire au bras, parce que ce lieu est plus commode pour le malade ; néanmoins la maladie fait tous les jours des progrès et marche vers une terminaison funeste. L'observation démontre que la peau et le tissu cellulaire du thorax ont des rapports beaucoup plus intimes avec les poumons. Parmi un assez grand nombre de phlegmasies chroniques de poitrine guéries par l'emploi d'un cautère ou d'un séton sur les tégumens de cette cavité, je pourrais citer l'observation suivante, comme un des faits les plus concluans.

N. Milon. manœuvre, âgé de vingt-deux ans, d'une constitution peu forte en apparence, fut attaqué, le 2 décembre 1816,

d'une fluxion de poitrine. Après un traitement antiphlogistique, qui paraît avoir été suivi d'une manière peu rationnelle, le malade put vaquer à ses occupations; mais conserva toujours son point de côté. Enfin le 18 janvier 1817, sept semaines après l'invasion de la maladie, Milon fut forcé d'entrer à l'Hôtel-Dieu.

Le 19 janvier, il présentait les symptômes suivans : douleur dans le côté gauche augmentant par la toux et la pression; cette partie de la poitrine est tout-à-fait mate, surtout inférieurement; elle est, en outre, augmentée de volume dans les diamètres antéro-postérieur et vertical; côté droit très-sonore, décubitus sur le côté gauche : quand le malade essaie à se coucher sur le côté sain, il dit qu'il étouffe, et ne peut plus prendre vent; respiration difficile, toux fréquente, crachats moulés, abondans, composés de pus et de mucosités; pouls très-petit, fréquent, embarrassé; peau chaude, moite, sueur pendant la nuit, maigreur, abattement. On emploie les médicamens internes convenables, puis un large séton sur la poitrine. Dès que la suppuration de cet exutoire fut établie, les symptômes présentèrent une amélioration sensible, et diminuèrent progressivement jusqu'au 25 février. A cette époque, les symptômes de la phthisie seuls persistaient encore; mais quelques jours écoulés, un abcès volumineux se développe spontanément près du séton, des moyens énergiques entretiennent une suppuration abondante. Le 15 mars, Milon n'est plus phthisique.

L'excitation qu'on produit sur le canal intestinal y fait aborder différens fluides avec plus d'abondance, et y concentre une irritation plus ou moins vive; cette irritation est une véritable dérivation, au moyen de laquelle on peut diminuer ou faire cesser une maladie fixée sur tel ou tel organe. On sent que ce moyen doit être d'un grand avantage dans plusieurs affections de l'organe cérébral : personne n'ignore combien de fois *Desault* a pratiqué inutilement l'opération du trépan à l'Hôtel-Dieu de Paris; dans les dernières annés de sa pratique, il avait même renoncé entièrement à cette opération, et la remplaçait par l'émétique en lavage, quand

il avait lieu de craindre un épanchement. Cette méthode, convenablement modifiée, a été confirmée par de nombreux succès.

Les organes digestifs contenus dans l'abdomen ont une correspondance remarquable, non-seulement avec la tête, mais avec toutes les parties du corps. Il n'existe point en effet de maladies du bas-ventre sans que la tête n'y participe d'une manière plus ou moins notable. Les affections bilieuses sont toujours accompagnées de céphalalgie ; certaines névroses qui entraînent un trouble dans les fonctions de l'organe encéphalique ont leur point de départ dans l'abdomen ; les maladies chroniques de cette dernière cavité dérangent le caractère du malade, et impriment sur sa figure un cachet ineffaçable. On trouve dans les ouvrages d'*Albinus* l'exemple d'un soldat qui, après une plaie du bas-ventre suivie de l'ouverture de l'intestin, fut affecté d'un anus artificiel; toutes les fois que la membrane interne de l'intestin se trouvait exposée à l'air, le blessé était pris sur-le-champ d'une toux qui ne finissait que lorsque l'intestin était réchauffé. Dans ces lésions qui semblent se correspondre pour augmenter les maux du patient, le médecin retire de très-grands avantages de l'usage bien entendu des laxatifs et des purgatifs : c'est ainsi qu'il prévient, combat et guérit des apoplexies, des congestions cérébrales, des maladies d'yeux et de poitrine. La diarrhée qui s'établit chez les enfans tourmentés par une dentition difficile les préserve des convulsions et autres maladies graves dont les suites sont souvent funestes. Quand ni les sueurs ni les éruptions ne terminent certaines phlegmasies cutanées, le dévoiement obtient les succès les plus heureux. Dans les inflammations des voies aériennes, lorsqu'on a à combattre l'accumulation de la matière muqueuse, ou la formation des lambeaux membranéiformes qui suffoquent les enfans attaqués du croup, les selles abondantes sont très-avantageuses. Les laxatifs ont les mêmes résultats dans le ténesme, les constipations opiniâtres concomitantes de la plupart des inflammations internes, et qui attaquent souvent les nouvelles accouchées ; plusieurs maladies des testi-

cules, mais surtout l'engorgement de cet organe et de ses dépendances, rebelles à diverses méthodes de traitement, cèdent aux laxatifs journaliers. L'emploi des minoratifs, pendant l'incubation des phlegmasies cutanées contagieuses, contribue beaucoup à rendre la marche de la maladie régulière et bénigne. Quelques auteurs ont été plus loin, en prétendant que le calomélas, mêlé au jalap, pouvait détruire le germe de la petite vérole. Il est enfin des névroses qu'on parvient à calmer par la même méthode. Un lavement d'oxycrat, au rapport de *Rivière*, a terminé subitement une attaque d'hystérie.

Si les laxatifs et les purgatifs ont des succès non équivoques dans les circonstances que je viens d'énumérer, ils sont d'un autre côté assujettis à des règles qu'on ne peut enfreindre sans compromettre la vie du malade. Je prends la congestion cérébrale pour exemple : comme j'ai dit plus haut que la tête sympathisait d'une manière particulière avec le canal digestif, il est évident, dans le commencement de la congestion déclarée, lorsque les fluides ont une tendance irrésistible à se porter vers cette partie, qu'en produisant une irritation dans les entrailles, on augmente nécessairement celle de la tête; mais celle-ci étant calmée, affaiblie par la diminution du sang, sera détournée sans danger vers le tube intestinal par une excitation continuelle et plus violente. En affaiblissant ainsi la congestion, en la rendant plus faible que celle de l'art, les irritans de l'intestin deviennent applicables, et souvent des moyens héroïques. Ces moyens sont aussi manifestement nuisibles, quand les parties affectées sont naturellement exaltées, quand la maladie existante tend à faire crise par d'autres organes que par le bas-ventre, quand les flux hémorrhoïdal et menstruel demandent une autre direction. On ne doit pas non plus oublier que les crises s'opèrent sur les lieux qui sympathisent le plus avec l'organe malade, puisque ce sont ceux où s'établit le rapport de préférence à tant d'autres, et qu'en développant artificiellement l'action salutaire qui doit produire la dérivation, on doit toujours agir sur

le lieu que l'expérience a appris être le plus favorable à la révulsion.

Urines.

L'écoulement abondant des urines juge une assez grande quantité de maladies. Dans les fièvres, lorsque les urines sont claires, vont graduellement en augmentant de couleur, la fièvre cesse promptement sans disposition à la récidive ; quand elles laissent tomber un sédiment ou hypostase, la fièvre est terminée. La maladie ne peut être jugée promptement quand elles sont claires sans hypostase. Si les urines varient sous plusieurs rapports sans qu'il survienne d'amélioration dans l'état du malade, on doit craindre une terminaison peu favorable. Les urines noires ont été regardées comme fâcheuses : il ne faut pas oublier que certains alimens et quelques médicamens leur donnent cette couleur ; elles peuvent être ténues, jaunes, avec une odeur particulière, sans qu'on puisse pour cela en tirer un mauvais présage.

Dans les inflammations, l'urine abondante et claire devient trouble, et laisse tomber un sédiment briqueté rougeâtre. Cette crise n'est pas aussi commune dans ces maladies, et lorsqu'elle survient, elle est accompagnée de quelques symptômes heureux ; seule elle suffit rarement.

Les symptômes suivans annoncent que la crise se fera par les voies urinaires : quelques jours d'avance un nuage, auquel on a donné le nom d'*énéorême*, est suspendu au milieu des urines ; le malade éprouve de la pesanteur dans les hypochondres, de la tension à l'hypogastre, et un sentiment d'ardeur dans les organes urinaires ; le pouls est inégal, présente des pulsations qui s'affaiblissent peu à peu ; le dépôt formé au fond du vase varie pour la couleur, depuis le blanc jusqu'au rouge de brique foncé. Il arrive assez souvent que les urines, après avoir présenté des alterations variables, reviennent à leur état naturel.

Cette voie de solution est très-fréquente chez certaines person-

nes, et particulièrement dans les saisons froides. L'art peut retirer des avantages réels en favorisant, ou même en provoquant cette crise dans plusieurs maladies.

Sueurs.

De tous les mouvemens critiques, le plus commun se porte sur la transpiration cutanée : cette crise est susceptible de terminer la plus grande partie des maladies aiguës ; elle reçoit une influence marquée de la part des climats, des saisons et des idiosyncrasies. On a remarqué que les personnes les plus sujettes à contracter des maladies par la suppression de cette fonction étaient aussi celles qui guérissaient le plus facilement par son rétablissement. Ce serait une erreur que de considérer les sueurs comme toujours avantageuses ; dans bien des circonstances, elles ne jugent point la maladie ; dans d'autres, elles ne sont qu'un symptôme d'un augure fâcheux : telles sont celles qui ne se montrent que sur certaines parties du corps, et qu'on rencontre dans les lésions organiques. *Hippocrate* regardait les sueurs froides, fortes, rapides et abondantes comme fâcheuses : *Sudores in diebus criticis oborientes, vehementes et veloces, periculosi ; et qui expelluntur ex fronte, velut guttæ, et aquæ salientes, et frigidi valdè, ac multi : necesse enim est talem sudorem prodire cum violentiâ, et laboris excessu, et expressione diuturnâ.*

On reconnaît cette crise au pouls mou, développé, ondulant, à l'humidité de la peau ; souvent le malade a rêvé qu'il se baignait, ou qu'il était entouré d'eau. Dans le commencement de la maladie, les sueurs peuvent être avantageusement remplacées par une hémorrhagie ; d'autres fois elles sont continuelles, et se prolongent jusqu'au déclin : dans les cas les plus ordinaires, elles recouvrent toute la peau, sont modérées et suivies de la rémission des symptômes.

Exanthêmes.

Cette crise est la plus rare de celles que j'ai examinées ; on la rencontre le plus ordinairement dans les fièvres bilieuses ; des pustules s'élèvent alors aux environs des lèvres et des ailes du nez ; la fièvre ne cesse point pour cela, mais sa terminaison est toujours favorable. Les éruptions critiques sont tantôt des furoncles, tantôt des grains miliaires formés par un nombre considérable de petits boutons pleins d'un liquide transparent très-limpide : ces boutons commencent à la partie supérieure de la poitrine, se portent ensuite aux aisselles, aux aines, rarement à la figure. Il ne faut pas confondre ces éruptions, suivies d'amélioration, avec les ampoules, les taches et autres pétéchies qui se développent dans les maladies graves. On voit aussi survenir de ces éruptions qui ont de la tendance à se terminer par gangrène, et sont d'un fâcheux augure. Les maladies éruptives entravées dans leur marche, ou répercutées, donnent naissance à une multitude de symptômes formidables, que fait cesser, comme par enchantement, l'apparition de l'exanthême.

Il n'est pas rare de voir des maladies suivre une marche irrégulière et résister aux traitemens les plus méthodiques ; le médecin, dans de pareilles circonstances, ne doit pas se laisser conduire par une aveugle routine, mais porter sur les causes des maladies cet esprit de recherche qui seul peut mener à la vérité. Combien de maladies rebelles ou insolites résultent de la disparition éloignée d'un exanthême chronique ! Instruit de cette cause, il apportera sur-le-champ un soulagement qu'avait reculé une médecine perturbatrice. On voit tous les jours diverses éruptions spontanées paraître à plusieurs reprises dans le cours d'une affection, et faire constamment cesser les symptômes alarmans : on doit penser qu'en imitant ce travail avec habileté, on peut obtenir des avantages non douteux. M. *Villermay*, dans son ouvrage sur les Névroses, fait mention d'un grand nombre de ces maladies guéries par des exan-

thêmes de différente nature. M. *Sedillot* donne, dans son Journal, l'observation d'une épilepsie guérie par l'inoculation de la gale. Je connais en ce moment une phthisique qui n'éprouve aucune incommodité pendant la durée d'un érysipèle aux jambes; mais cette malheureuse personne perd tout espoir, et retombe dans un état fâcheux lors de la guérison de la phlegmasie cutanée. Les faits viennent en foule de toutes parts pour confirmer cette doctrine, dans presque toutes les lésions de notre organisation.

Mouvemens fébriles.

Le trouble de plusieurs fonctions, mais particulièrement de la chaleur et du système circulatoire, est communément appelé *fièvre;* ce phénomène, résultat d'une excitation qui nous est inconnue, modifie souvent d'une manière remarquable l'action morbifique; ensorte que ce travail spontané, suivi, dans plusieurs cas, d'une amélioration ou d'une terminaison heureuse de la maladie, peut être placé sans incohérence dans la définition que j'ai donnée de la crise, et regardé comme une des ressources de la nature, plus souvent qu'on n'a coutume de le faire.

Les mouvemens fébriles annoncés par des symptômes primordiaux, toujours les mêmes et parfaitement semblables, depuis des temps infinis, à ceux que nous observons aujourd'hui, sont, je le répète, dans plusieurs circonstances, les effets d'un effort curatif. Pourquoi mille accidens résulteraient-ils de la guérison trop prompte d'une fièvre intermittente, si ce mode d'action n'était pas quelquefois dans des vues salutaires? Il n'est pas rare de voir, dans le cours des maladies graves, les mouvemens fébriles précéder une terminaison quelconque, et cesser lorsque le changement qui est survenu peut conduire le malade à la convalescence. La croissance trop prompte peut donner lieu à des accidens de différente nature; mais si les mouvemens fébriles s'établissent, le sujet résiste constamment aux suites funestes du développement trop rapide du

corps. Il arrive fréquemment que certaines maladies convulsives résistent aux effets de tous nos antispasmodiques, et marchent, malgré l'homme de l'art, avec la même intensité. La fièvre alors est un moyen héroïque qui fait disparaître l'appareil effrayant des convulsions. *Hippocrate*, dans plusieurs de ses Aphorismes, parle de cette voie de solution.

Enfin l'apoplexie, malheureusement trop fréquente, est quelquefois si terrible, que la nature opprimée ne peut résister à ses foudroyantes atteintes; mais on voit aussi de ces maladies sévir avec moins de violence, se maintenir pendant un certain temps, jusqu'à ce que la fièvre s'empare du malade, et, triomphant de la maladie, le conduise progressivement à la guérison. Cette remarque n'avait point échappé au prince de la médecine : *Quibus sanis dolores derepentè fiunt in capite, et statim muti fiunt, ac stertunt, in septem diebus pereunt, nisi febris apprehenderit.* Comment la fièvre doit-elle être considérée dans cette dernière maladie? Un épanchement a eu lieu, la substance cérébrale lésée fait naître des accidens redoutables; cette affection doit nécessairement entraîner le malade au tombeau : mais, soit par les secours de l'art, soit par les forces du sujet, la nature rassemble tous ses efforts; toute l'économie est troublée; la fièvre, en un mot, se déclare. L'excitation du système circulatoire devenant générale, se communique aux parties voisines de la lésion, qui deviennent alors susceptibles de résorber le liquide épanché. Dès ce moment, la cause immédiate des symptômes effrayans n'existe plus; les fonctions rentrent sous les lois qui les gouvernaient auparavant; la fièvre se dissipe, et le malade passe par degrés de la convalescence à la santé. La plupart de ces considérations prouvent que les mouvemens fébriles existent bien dans les ressources salutaires de la nature, et que le médecin doit désirer les provoquer dans plusieurs maladies où ces phénomènes sont presque nuls.

Collections purulentes.

Les abcès critiques appartiennent plus spécialement aux maladies dangereuses : tantôt ils sont symptomatiques ; tantôt ils constituent une crise imparfaite. Les collections purulentes franchement critiques surviennent à une époque avancée de la maladie, lorsqu'il ne s'est manifesté aucun autre travail salutaire ; la fièvre n'a point cessé jusqu'à leur apparition ; des lassitudes et de légères horripilations les précèdent ; elles se développent aux extrémités, ont une marche rapide, et leurs différentes périodes s'écoulent facilement : on doit ajouter à ces signes la rémission complète des symptômes de la maladie. L'abcès se fait aux extrémités inférieures, lorsque les hypochondres ont été douloureux ; aux parties supérieures, lorsqu'ils ont été souples, libres de douleur, et que l'oppression, après avoir persisté pendant quelque temps, a fini sans cause manifeste. Les premiers sont communs dans les maladies de poitrine ; ils sont très-salutaires quand ils arrivent dans le temps d'un changement des crachats : si la tumeur et la douleur paraissent, lorsque le crachat, au lieu d'être jaune, devient purulent, et qu'il s'expectore facilement, le malade guérira positivement, et le dépôt finira dans peu sans douleur. Ces crises sont rarement seules. « Dans les fièvres, les parotides avec dou-
« leur, qui font cesser la fièvre, sans persister ni suppurer, sont
« suivies de diarrhée, ou bien l'on est délivré par des urines
« épaisses qui déposent, comme cela arriva à Hermippe de Cla-
« zomène. »

Les dépôts purulens, qui s'établissent lentement chez les sujets affaiblis, ceux qui se portent sur des organes intérieurs importans à la vie, ou qui surviennent dans le commencement d'une maladie putride, sont suivis d'une exaspération des symptômes, et doivent, en général, être d'un augure fâcheux. Les bubons sont souvent un symptôme de la peste ; quand ils sont critiques, ce qui

est rare, ils sont accompagnés des symptômes que j'ai énumérés plus haut ; quand, au contraire, leur marche est incertaine, entravée, lorsqu'ils se développent presqu'en même temps que la maladie, et qu'ensuite ils s'affaissent, ils annoncent une mort peu éloignée. Les mêmes règles s'appliquent aux parotides.

Combien l'homme de l'art doit-il être attentif et réservé dans l'emploi de ses moyens curatifs, lorsqu'il voit que les maladies sont si éloignées d'avoir un mode de solution uniforme, et que bien plus, la même affection chez plusieurs individus se termine d'une manière différente, suivant une infinité de circonstances particulières? Dans quelques maladies, les fonctions rentrent peu à peu dans l'ordre naturel, sans aucun phénomène remarquable : mais le plus souvent les efforts de la nature sont apparens ; elle produit un travail que nous cherchons à imiter, et difficilement imitable, parce qu'elle proportionne le remède au mal, dont elle seule a une connaissance rigoureuse. C'est toujours en la consultant, en la secondant, en la ramenant à un état favorable, lorsqu'elle s'en est écartée, qu'on procède à la guérison d'une manière sûre et sans préjudice pour le malade. Le médecin qui s'éloigne de cette route ne peut plus marcher qu'au hasard, semblable à un pilote errant sans boussole sur l'immensité des mers.

J'ai cru, dans l'examen que je viens de faire des crises, ne devoir parler que de celles qui sont le plus ordinaires, de celles qui sont susceptibles de terminer la maladie d'une manière avantageuse, sans que le malade soit sujet à une incommodité plus ou moins grave. Je n'ai point eu l'intention de parler des aphthes, des furoncles, des phlegmasies cutanées chroniques, des charbons gangréneux, des ulcérations de mauvaise nature, de la salivation, des vomissemens, qui peuvent quelquefois juger la maladie, mais toujours d'une manière désavantageuse ; non plus que de la cécité, de la suppuration de l'oreille, qui entraîne la surdité, de l'anasarque, de l'hydropisie, des fièvres intermittentes, des maladies chroniques, ou toute autre lésion, qui résultent de l'avortement des

efforts de la nature, et sont plutôt des terminaisons fâcheuses que de véritables crises.

En prenant les crises pour sujet de ma thèse, j'ai eu l'intention de faire ressortir les avantages que procure une méthode naturelle; je me suis appesanti sur les déjections artificielles, parce que j'ai vu plusieurs fois qu'on ne faisait pas assez attention aux effets de ce puissant moyen. Les mouvemens fébriles ont aussi fait un des principaux articles de ma dissertation; je les ai considérés sous des points de vue avantageux; j'ai cherché à faire naître le désir de les susciter dans quelques-unes des lésions de notre économie. Tel est le but que je me suis proposé. Sans doute je me crois bien loin de l'avoir atteint, et d'avoir rempli dignement les conditions que peuvent faire exiger de moi et le titre de cette thèse et le rang que j'ambitionne. Sans doute il m'eût fallu travailler long-temps, et peut-être même eussé-je vu mes efforts infructueux, si j'avais voulu que cet essai fût digne de ceux qui doivent le juger; et si, malgré la défiance que j'ai de mes propres forces, et la crainte respectueuse que m'inspirent leurs lumières et leurs talens, je n'avais pas été rassuré par la bienveillance qu'ils portent à la jeunesse, et par la pensée encourageante que leurs leçons, leurs ouvrages, leur exemple, me guideront à chaque pas dans la carrière où je vais entrer, et qu'ils ont parcourue avec tant d'honneur.



HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda per convenientia loca. *Sect.* 1, *aph.* 21.

II.

Quibus crisis fit, iis nox ante exacerbationem gravis est; sequens verò levior plerumquè. *Sect.* 2, *aph.* 13.

III.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

IV.

A convulsione aut tetano detento febris superveniens solvit morbum. *Sect.* 4, *aph.* 57.

V.

Quibus ad hypochondrium dolores fiunt, absque inflammatione, his febris superveniens solvit dolorem. *Sect.* 6, *aph.* 40.

VI.

Si à leucophlegmatiâ detento vehemens diarrhæa superveniat, morbum solvit. *Sect.* 7, *aph.* 29.